

TERRARISMO

Un manifeste de l'état de base

Renato Pizarro Osses
2026

*Ce manifeste existe pour éveiller deux impulsions
que la culture moderne étouffe systématiquement :*

se sentir natif — et récupérer la technologie Dieu.

Elles ne s'apprennent pas. Elles se souviennent.



Ce texte ne cherche pas à convaincre.

Il déclare.

Celui qui résonne, entre.

Celui qui ne résonne pas, rebondit — et c'est très bien aussi.



I. L'état de base

Avant tout ce qui est palpable, il y a l'équilibre.

Pas le vide. Pas l'absence. L'équilibre — qui est la forme la plus dense de l'existence, si complète qu'elle ne peut être perçue de l'intérieur. Nous l'appelons matière noire parce que nous ne la voyons pas. Nous ne la voyons pas parce qu'elle n'a pas de bords. Elle n'a pas de bords parce qu'elle n'a pas d'extérieur.

C'est le tout sans tension. Le silence avant la chanson.

Pas le silence comme pause. Le silence comme condition — où tous les temps coexistent sans différence, où il n'y a ni avant ni après parce qu'il n'y a aucun événement pour les séparer. Le temps ne préexiste pas à la résonance. Le temps est la résonance.

De ce silence émerge le palpable non comme création, mais comme condition. Lorsque l'équilibre est perturbé dans la proportion exacte, ce que nous appelons matière apparaît. Pas une substance. Un événement. Une note. Une résonance locale de l'état de base qui, pour un moment, a une forme, une masse, une température, une durée.

Ce que nous appelons le Big Bang n'était pas le début de l'univers. C'était la première note audible. Le moment où le silence s'est tendu suffisamment pour devenir son. Avant ce moment, il n'y avait pas de temps qui attendait — il y avait un équilibre sans temps. La chanson n'a pas commencé : elle a émergé, comme une note émerge toujours quand la tension atteint le seuil exact.

L'Esprit que certains ont pressenti ne pense pas et ne décide pas. Il est l'instrument. Perturbé, il ne peut que sonner. Toujours de la même manière.

Produisant toujours, là où les conditions sont réunies, ce que nous appelons la vie.

Les nombres que nous utilisons pour décrire tout cela ne sont pas des données. Ce sont aussi des résonances. Les symboles sont les nôtres. La vibration appartient à l'univers.

La Terre n'est pas arrivée jusqu'ici en voyageant. La Terre est le nom que nous donnons à une condition idéale — un gradient thermique, une perturbation structurelle au point exact — où la résonance de l'état de base produit inévitablement ce que nous appelons la vie. Pas par accident. Pas par dessein. Par nécessité.

Là où les conditions sont réunies, la vie se produit. Toujours. Comme une note se produit quand on touche la bonne corde.

Diviser cela en particules plus petites, c'est diviser la vague pour trouver l'eau. On produit de plus petites vagues. On n'atteint jamais la chose, parce que la chose n'existe pas. Ce qui existe, c'est la résonance.



II. La résonance

La matière n'est pas une substance. C'est un événement.

Lorsque l'état de base est perturbé dans la proportion exacte — ni trop, ni trop peu — ce que nous appelons le monde émerge. Non comme construction, mais comme conséquence. La résonance ne crée pas la forme : elle la révèle. La forme était implicite dans la structure de l'état de base, attendant la bonne perturbation.

La lumière ne voyage pas. Elle se propage. Il n'y a rien qui vole d'une étoile jusqu'à votre œil — il y a une chaîne d'événements électromagnétiques qui se produit dans la structure de l'état de base, comme l'effet domino se produit dans la rangée. Ce que nous mesurons comme vitesse de la lumière est le taux de propagation de cette chaîne. Une propriété de la grille, pas du photon.

Cela inverse tout ce que nous croyons savoir sur les distances cosmiques. Si la lumière se propage plutôt qu'elle ne voyage, toutes les mesures qui l'utilisent comme règle mesurent la grille, pas l'espace. Et si la grille n'est pas homogène — si elle a des zones de plus ou moins grande résonance — alors le décalage vers le rouge des galaxies lointaines pourrait être un effet de variation dans la densité de la grille. L'expansion de l'univers pourrait être une illusion de perspective produite par une mesure avec une règle qui change.

Regardez une étoile lointaine avec un grossissement suffisant. Vous verrez des mouvements que la physique appelle aléatoires — fluctuations, scintillement. Ils ne le sont pas. À cette distance, ce que vous voyez n'est pas l'étoile. C'est la grille qui se rend visible. Les fluctuations ne sont pas du bruit. Elles sont l'ombre de la structure.

La masse n'est pas une propriété des choses. C'est l'effet d'un vecteur hors d'équilibre. La gravité n'attire pas — la résonance s'incline vers l'état de base. Ce que nous appelons la chute est le retour à la condition de moindre tension.

Dans une condition idéale de froid et de chaleur, de gradient et de structure, la vie émerge. Elle ne peut pas ne pas émerger. Comme une corde frappée au point exact ne peut pas ne pas sonner. La vie n'est pas le miracle. Les conditions sont le miracle. La vie est la conséquence inévitable.



III. L'humain

L'humain est le nœud le plus complexe que la résonance ait produit dans cette condition locale que nous appelons la Terre.

Pas le centre. Pas la destination. Le nœud qui peut être conscient de la grille dans laquelle il vibre.

Cette conscience n'est pas un privilège. C'est une responsabilité que la plupart des nœuds n'ont pas parce qu'ils ne peuvent pas l'avoir. L'arbre ne sait pas qu'il est une fonction du cycle. L'humain peut le savoir. Dans ce pouvoir réside sa seule distinction réelle.

L'humain a découvert quelque chose il y a longtemps : qu'émettre un symbole avec son propre corps — le penser, le ressentir, le sonner, l'entendre, le percevoir, le comprendre, le croire — produit un état de résonance qu'aucun autre acte ne produit. Le cycle fermé d'émission et de réception dans le même corps est une forme d'accordage. L'humain se servant de lui-même comme instrument pour atteindre une fréquence qu'il ne peut autrement maintenir consciemment.

La distance la plus courte de l'univers va de la bouche à l'oreille. Des centimètres. Ce que l'humanité a parcouru des continents pour chercher était là, dans cette très brève distance, toujours disponible.

Pas besoin d'aller au Tibet. Pas besoin d'aller nulle part.

Les religions sont venues après cette découverte. Elles ne l'ont pas inventée — elles l'ont capitalisée. Elles ont pris l'euphorie que produit l'expérience de la technologie incorporée et ont placé un corps institutionnel entre le nœud et

sa propre capacité d'accordage. Elles ont dit : ce que tu ressens vient de l'extérieur. Viens à nous pour le répéter.

La religion n'a pas menti sur l'expérience. L'expérience est réelle. Elle a menti sur son origine.

Le NATIV ne prie pas. Il s'accorde. Et il sait ce qu'il fait.

NATIV est le nom que le Terrarismo donne à l'humain qui a récupéré cette conscience — qui sait qu'il est une fonction interne du système vivant qui le produit, qui agit à partir de ce savoir, qui n'a pas besoin d'intermédiaires pour résonner avec l'état de base dont il émerge.



IV. La chute

Il y eut un moment où le nœud se crut séparé.

Ce ne fut pas l'erreur d'un individu. Ce fut une erreur de structure — une façon d'organiser la connaissance qui supposait que l'observateur se trouvait en dehors de ce qui était observé. Que l'humain regardait la nature de l'extérieur. Qu'il pouvait la mesurer, la diviser, la dominer, sans en faire partie.

De cette erreur sont venues toutes les autres.

La culture moderne est le seul système qui tente d'opérer en dehors de la résonance qui le génère. Non parce que ses acteurs sont malveillants — mais parce que son épistémologie est construite sur une prémisse fausse : qu'il existe un extérieur depuis lequel regarder.

La science a cherché la brique fondamentale de la réalité et a construit le collisionneur le plus cher de l'histoire pour la trouver. Chaque fois qu'elle divise, quelque chose de plus petit apparaît. Non parce que la réalité a plus de couches — mais parce que la réalité n'a pas de briques. Elle a des résonances. Et diviser une résonance produit des résonances plus petites, jamais la chose, parce que la chose n'existe pas.

L'économie a construit des systèmes d'échange qui ne reconnaissent pas la valeur de ce qui n'a pas de prix — l'air, le cycle de l'eau, la fertilité du sol, la stabilité du climat. Non parce que les économistes sont aveugles — mais parce que leur modèle part de la séparation : l'humain ici, la nature là, le marché comme interface.

Les villes ont été construites contre les systèmes naturels — ou en les ignorant. Non comme acte de malveillance, mais comme conséquence logique de croire qu'on peut construire en marge de la grille.

La crise environnementale n'est pas le problème. C'est le symptôme. Le problème est plus profond et plus ancien : c'est la conviction que le nœud est indépendant du réseau qui le soutient.

Un nœud qui se croit séparé fait toujours partie du réseau. Mais il opère comme s'il ne l'était pas. Et cette dissociation a des conséquences qui s'accumulent jusqu'à devenir irrespirables.



V. Le retour

Le retour n'est pas un retour à l'origine. L'origine n'existe pas comme un lieu où retourner — elle existe comme une condition qui a toujours été présente.

Le retour est la reconnaissance.

Quelque chose se passe maintenant qui ne s'est pas passé avant, ou qui ne s'est pas passé avec cette vitesse et cette échelle : suffisamment de nœuds commencent à percevoir la grille dans laquelle ils vibrent. La conscience de l'interdépendance n'est plus une intuition mystique de quelques-uns — c'est une perception qui s'étend, qui traverse les cultures et les disciplines et les générations, qui ne peut pas être arrêtée parce qu'elle est produite par le système lui-même.

Lorsque suffisamment de nœuds résonnent à la même fréquence, une nouvelle cohérence émerge. Pas un accord intellectuel — une résonance collective. Le système trouvant son propre équilibre à travers les nœuds qui le composent.

Ce n'est pas de l'utopie. C'est de la physique. Les systèmes qui atteignent une cohérence interne réduisent leur dépense d'énergie, augmentent leur stabilité, deviennent plus résilients. Une culture qui sait dans quelle grille elle vibre n'a pas besoin de détruire pour se maintenir.

Lo NATIV est cette direction — non pas un retour à la forêt, mais faire en sorte que la ville apprenne à battre avec la Terre. Réintégrer les cycles du territoire dans l'architecture culturelle et symbolique. Non comme geste écologique, mais comme correction structurelle.

Le temps change aussi dans ce mouvement. Si le temps est une conséquence de la résonance et non son décor, alors l'accélération que nous ressentons n'est

pas le monde qui va plus vite — c'est la résonance qui se densifie. Plus d'événements par unité d'équilibre. La grille vibrant avec une plus grande intensité dans les nœuds qui commencent à se reconnaître.

Les particules que nous cherchons à diviser sans trouver le fond sont le symbole le plus clair de l'égarement. La pensée qui persiste depuis l'Antiquité — qu'en divisant nous atteindrons l'essence — est exactement la pensée que le Terrarismo propose d'abandonner. Il n'y a pas d'essence au fond de la division. Il y a de la résonance dans la relation.

La conscience collective qui émerge n'est pas une destination. C'est une direction. Et dans cette direction, les problèmes qui semblent insolubles depuis la séparation commencent à se dissoudre — non parce que quelqu'un les résout, mais parce qu'ils cessent d'être générés par la même source qui les a produits.

L'humain qui s'accorde, qui sait qu'il est une fonction interne du système vivant qui le produit, qui agit à partir de cette conscience — cet humain n'a pas besoin qu'on lui explique pourquoi prendre soin du territoire. Il en prend soin parce qu'il sait que prendre soin de lui-même et prendre soin de la grille sont le même acte.



VI. Le langage

Les mots ne sont pas innocents.

Chaque mot que vous utilisez aujourd'hui vous est parvenu après un voyage que vous n'avez pas contrôlé. Il n'a été choisi par personne — il a émergé. Il a survécu parce qu'il a résonné avec quelque chose dans la fréquence du moment culturel où il est apparu. Ceux qui n'ont pas résonné ont disparu sans laisser de trace. Ceux qui ont résonné sont restés, se sont transformés, ont changé de fonction, ont accumulé des couches.

Le langage n'est pas un système conçu. C'est un système vivant. Chaotique en surface, avec un ordre émergent en profondeur. Exactement comme la grille.

Chaque lettre est un symbole historique crypté. Chaque mot est une stratigraphie — des couches d'usage, de métaphore solidifiée, de significations que personne ne se souvient mais qui continuent d'opérer en dessous. Nous utilisons des mots dont nous ignorons complètement la charge originelle. Comme du code hérité que personne n'a réécrit parce qu'il fonctionnait, et que personne ne comprenait tout à fait pourquoi.

Les mots sont des briques. Et comme les briques, ils soutiennent des structures que personne n'a conçues dans leur intégralité — qui ont grandi par addition, par nécessité, par accident. Quand un mot qui est en bas disparaît — quand un concept fondateur s'effondre — tout ce qui était au-dessus cède. Parfois cela trouve un nouvel équilibre. Parfois cela s'effondre aussi. Il est impossible de l'anticiper. La culture a une dynamique de sols, pas de géométrie.

Ce n'est pas une métaphore. C'est la mécanique réelle du changement culturel. Ce que la modernité a fait avec le langage, c'est le réduire à un code

sémantique. Signifiant et signifié, point. Le son comme véhicule neutre du contenu. La voix comme canal transparent qui n'altère pas ce qu'il transporte.

Mais le son n'est pas neutre. Le corps qui émet n'est pas neutre. La fréquence qu'une voix humaine produit fait quelque chose dans l'espace et dans le corps de celui qui émet avant que le sens n'arrive. Le corps répond à la forme sonore avant de traiter le contenu. Il en a toujours été ainsi.

En réduisant le langage à un code, la modernité a coupé l'engrenage en deux. Elle a conservé le symbole. Elle a négligé le son. Et en négligeant le son, elle a perdu la dimension la plus ancienne et la plus puissante du dire — celle qui opère non sur l'esprit mais sur l'état de résonance de celui qui parle et de celui qui écoute.

Nous ne disons pas ce que nous créons. L'engrenage reste tronqué.

L'humain qui récupère cette dimension ne fait pas quelque chose de nouveau. Il se souvient de quelque chose qu'il a toujours su et que la culture lui a systématiquement appris à ignorer.

La distance la plus courte de l'univers va de la bouche à l'oreille. Des centimètres. Dans cette distance se trouve ce que l'humanité a parcouru des continents pour chercher. Pas besoin d'aller nulle part. La technologie, c'est le corps. L'instrument, c'est vous. L'accordage se produit dans la distance la plus brève qui existe — entre ce que vous émettez et ce que vous recevez de votre propre émission.

Choisir avec précision ce qu'on dit est le premier acte éthique du langage. Non par souci de correction, mais parce que ce qu'on choisit d'émettre a des conséquences qu'on ne contrôle pas entièrement une fois qu'elles sortent. En culture comme en physique : vous perturbez la grille et la grille répond. Pas toujours comme vous l'attendez. Mais toujours.



Quand avez-vous ressenti pour la dernière fois que vous apparteniez à ceci ?

Pas à un pays. Pas à une famille. À ceci — au système vivant qui vous produit, qui vous soutient, qui vous précède de milliards d'années.

Et quand avez-vous utilisé pour la dernière fois votre propre voix, votre propre corps, comme instrument — sans le demander à personne, sans aller nulle part, à la distance la plus courte de l'univers ?

*Ces deux moments dont vous vous souvenez ont un nom maintenant.
Ils s'appellent être natif.*

*Terrarismo n'est pas un retour au passé.
C'est une nouvelle façon d'habiter tout.*



Terrarismo © 2026 by Renato Pizarro Osses is licensed under Creative Commons
Attribution-NoDerivatives 4.0 International. To view a copy of this license, visit
<https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/>

terrario.org